Contacts n 114 1981

LA VIE MONASTIQUE, SACREMENT D'AMOUR

Cherchez d'abord le royaume de Dieu ...
Matthieu 6: 33

Les anges sont lumière pour les moines,
et la vie monastique,
lumière pour tous les hommes.
S. Jean Climaque

Membres les uns des autres

«La vie vient de notre prochain, comme la mort vient de notre prochain», déclare saint Antoine d'Egypte (251-356)[1]. «Qui ne sait», écrit saint Basile le Grand (330-79), «que l'homme est un animal social et domestique, et non pas solitaire et sauvage? Car rien n'est plus caractéristique de notre nature que de communiquer les uns avec les autres et d'aimer notre propre espèce»[2]. Et saint Jean Climaque (7e siècle) mentionne ceci comme la marque du vrai moine: «Il pleure pour les péchés de chacun de ses frères, et se réjouit du progrès de chacun»[3]. Ici, dans la bouche de trois des plus grands maîtres de vie monastique de l'Orient chrétien, nous trouvons une claire insistance sur la nécessité de l'amour mutuel. Tous trois affirment qu'en tant que personnes humaines, nous sommes essentiellement membres les uns des autres. Créé à l'image du Dieu Trinitaire, l'animal humain ne devient véritablement une personne que par sa relation aux autres, en faisant siennes les joies et les douleurs des autres, en voyant par leurs yeux et en éprouvant aussi les sentiments de leur cœurs. Et ceci est aussi vrai du moine ou de la moniale que du chrétien marié. La retraite monastique ne signifie aucunement une abdication de responsabilité pour le monde extérieur. Bien qu'apparemment négatif, le renoncement monastique est en réalité suprêmement positif: **le moine refuse afin d'affirmer.** Non moins que la mère ou le père de famille, non moins que l'artisan, le docteur ou

le travailleur social, le moine cherche à contribuer à la transfiguration du monde. La vie monastique, tout comme le mariage, est selon le mot de Paul Evdokimov, «un sacrement d'amour».

Ceci est clair d'après la définition du monachisme donnée par saint Basile: il l'appelle simplement «la vie selon l'Evangile»[4]. Le moine ou la moniale — car tout ce que je dis s'adresse également aux hommes et aux femmes — n'est rien d'autre qu'un chrétien authentique, quelqu'un qui prend l'Evangile au pied de la lettre, qui est absolument inflexible dans sa fidélité à l'Ecriture. Ce n'est pas pure coïncidence si le rite de la profession monastique est étroitement parallèle à l'office du baptême. Les vœux monastiques sont un renouvellement des vœux du baptême. Le vrai moine est celui qui vit pleinement la mort et la résurrection qu'il a subies lors de l'initiation baptismale. Qu'ils soient moines ou mariés, tous les baptisés répondent au même appel de l'Evangile. Les conditions externes de leur réponse peuvent varier, mais le chemin, pour l'essentiel, est un. Et si le monachisme est «la vie selon l'Evangile», alors, c'est une vie d'amour. C'est l'accomplissement des deux grands commandements évangéliques d'aimer le Seigneur notre Dieu et d'aimer notre prochain comme nous-même (Matt. 2: 37-39).

Antoine et Pachôme, témoins de l'amour

Si nous considérons la façon dont saint Antoine, le Père des ermites, et saint Pachôme (286-346), fondateur du premier monastère cénobitique, ont entendu l'appel de Dieu et y ont répondu, dans les deux cas nous voyons très clairement ce thème fondamental de l'amour pour Dieu et pour le prochain. A l'âge de dix-huit ou vingt ans, Antoine écoutait un dimanche la lecture de l'Evangile: «Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres ... puis viens et suis-moi» (Matt. 19: 21). Ces paroles changèrent sa vie. Il les entendit comme si elles avaient été prononcées pour la première fois, personnellement, pour lui seul. Il suivit exactement le commande-

ment du Christ, distribuant tout ce qu'il avait, se consacrant à une vie d'ascétisme et de prière, se retirant graduellement de plus en plus loin dans la solitude du désert, afin d'être seul avec Dieu[5]. **Si tu veux être parfait:** Sa soif de perfection, son amour pour Dieu, étaient tellement irrésistibles, absolus et sans compromis, qu'il renonça à tout le reste, pour l'amour de Dieu.

Pachôme avait aussi environ vingt ans quand il entendit l'appel de Dieu pour la première fois. A l'époque il était encore païen. Appelé sous les drapeaux, il fut emmené avec d'autres recrues pour remonter le Nil jusqu'à Alexandrie. Probablement pour les empêcher de s'enfuir, ils furent tous enfermés pour la nuit dans la prison du lieu. Après la tombée de la nuit, les chrétiens de l'endroit vinrent à eux avec de la nourriture et de la boisson. Pachôme demanda qui pouvaient bien être ces visiteurs inattendus: c'était la première fois qu'il entendait le nom de «chrétiens». Impressionné par leur compassion réaliste, il décida sur le champ de devenir lui-même chrétien dès qu'il serait libéré du service militaire. Cette même nuit, il adressa à Dieu cette prière: «O Dieu, si tu me délivres de mes afflictions actuelles, j'obéirai à ta volonté tous les jours de ma vie; et aimant tous les hommes, je les servirai selon ton commandement.»[6] Il tint sa promesse. Libéré de l'armée quelques mois plus tard, il reçut le baptême et embrassa en même temps la vie ascétique: sa conversion au christianisme fut simultanément une conversion à la voie monastique. **Aimant tous les hommes, je les servirai:** fidèle à l'idéal d'amour compatissant que son premier contact avec les chrétiens lui avait revélé, il ne choisit pas d'être ermite comme Antoine, mais fonda une communauté dans laquelle lui-même et ses frères moines pourraient exprimer leur amour mutuel par une vie partagée et des actes quotidiens de service réciproque. Ainsi par cet esprit d'amour mutuel le monastère devait être une image de la première communauté apostolique à Jérusalem où les chrétiens «mettaient toutes choses en commun» (Actes 2: 42).

Paternité, hospitalité, prière

Ainsi, dans la vocation reçue par ces deux pionniers du monachisme, la dominante est l'amour — amour pour Dieu, amour pour le prochain. Cependant certaines difficultés subsistent. Leur amour n'était-il pas trop limité? Quand, dans son désir de perfection, Antoine s'enfuit dans le désert, se coupant de tous ses semblables, n'y avait-il pas quelque égoïsme dans un tel acte? Et quand Pachôme cherchait à servir l'humanité en répondant aux besoins de ses frères moines, le cercle de son amour n'était-il pas trop restreint? Et le monde extérieur?

Dans chaque cas, il y a une réponse. La retraite d'Antoine ne dure pas toute sa vie. Après trente ans environ de solitude et de silence, il commença à accepter des disciples et recevoir des visiteurs. Pendant les cinquante dernières années de sa très longue vie, un flot sans cesse croissant de moines et de laïcs entreprit le voyage ardu vers son ermitage dans le désert. Selon le mot de saint Athanase, biographe d'Antoine, «il devint le médecin de toute l'Egypte»[7]; même l'empereur lui écrivit[8]. Des milliers et des milliers vinrent à lui avec cette requête: «Dis-nous une parole, père. Comment pouvons-nous être sauvés?» — et ils ne partaient pas les mains vides. En vertu de ses nombreuses années passées dans la prière solitaire, sa réponse leur venait «comme une parole sortie du silence» et, malgré sa brièveté, se révélait parole de puissance et de guérison. Il en guérissait d'autres non seulement par son conseil mais par sa présence même. On raconte par exemple l'histoire de trois moines qui faisaient ensemble une visite annuelle à saint Antoine. Deux d'entre eux venaient chaque année avec de nombreuses questions, mais le troisième restait toujours silencieux et ne demandait rien. Après beaucoup de visites semblables, Antoine se tourna vers le troisième et lui dit: «Ecoute, tu es venu ici tant de fois, et pourtant tu ne me demandes jamais rien». «Père», répliqua l'autre, «il me suffit de vous regarder.»[9]

Telle était la façon dont saint Antoine l'ermite expri-

mait son amour par un ministère pastoral direct. Il est le prototype d'une figure qui reparaît sans cesse dans l'histoire du monachisme oriental: l'«ancien» charismatique, le guide spirituel, appelé «geronta» par les Grecs et «starets» par les Slaves. C'est là, dans ce ministère de **paternité spirituelle,** que nous trouvons la diaconie fondamentale du monachisme envers la société, sa contribution visible la plus significative à la transfiguration de la vie humaine. Dans la vie de bien d'autres saints moines au cours des siècles — Benoît en Italie, Savas en Palestine, Serge de Radonège et Séraphim de Sarov en Russie —, on discerne précisément le même mouvement que dans la vie d'Antoine: **une fuite en vue d'un retour.** Le moine commence par se retirer dans la solitude, mais, plus tard, il ouvre sa porte au monde qu'il a fui autrefois. Ce ministère de paternité spirituelle demeure aussi important aujourd'hui qu'il le fut par le passé. C'est tout à fait évident dans l'actuel renouveau de la vie monastique au mont Athos.

Dans la tradition de Saint Pachôme, les moines servent la société de façon tout aussi directe. Dès le début, les monastères cénobitiques ont toujours considéré l'**hospitalité** comme faisant partie de leur vie quotidienne. Je me souviens du Père Gabriel, supérieur du monastère de Dionysiou au mont Athos, qui me disait combien les moines avaient tort de se plaindre du grand nombre de visiteurs. Les hôtes, disait-il, ne sont pas un fardeau mais un privilège. Il ajoutait que, dans son monastère, les revenus, quels qu'ils soient, étaient divisés en trois parties: un tiers pour le maintien des antiques bâtiments, un tiers pour la nourriture et le vêtement des moines, et un tiers pour les besoins des visiteurs.

Ainsi le cercle de l'amour monastique n'est jamais fermé, car il y a toujours place à l'intérieur pour l'étranger et le proscrit. «Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (Matt. 25: 40): l'hôte, selon la parole de saint Benoît, doit être reçu «comme le Christ lui-même»[10]. «Quand nous recevons des visiteurs»,

déclare Abba Apollo dans *Les Sentences des Pères du Désert,* «nous devrions nous prosterner devant eux; car ce n'est pas devant eux que nous nous prosternons, mais devant Dieu. Comme on dit: «Qui a vu son frère, a vu son Dieu.» Nous apprenons cela par l'histoire d'Abraham.»[11] Même les communautés qui n'ont pas dans leurs enceintes un **starets** charismatique peuvent néanmoins guérir et guider les autres en les accueillant pour un temps dans la vie de la famille monastique. Epoux et épouses peuvent retourner à leur foyer et à leur travail avec une nouvelle espérance, une nouvelle unité intérieure, parce qu'ils ont pris part, pendant quelques jours ou même quelques heures, à la suite ordonnée de prière et de travail manuel qui constitue le programme monastique quotidien. Le temps retrouve son sens quand il est ponctué par le carillon des cloches et le son du **simantron.** C'est toute la communauté qui agit comme **starets.** Ainsi chaque monastère agit comme un levain dans toute la société, formant une oasis de fraternité apostolique dans un monde où l'isolement et l'hostilité vont croissant.

Mais notre réponse est encore incomplète. Dans chaque génération, en fait, très peu d'ermites deviennent **startsi.** Cela signifie-t-il que les autres solitaires n'ont pas servi le monde? Chaque monastère ne peut accueillir qu'un nombre d'hôtes limité. Cela veut-il dire qu'il n'offre aucune aide au reste de l'humanité? Si significatifs que soient les ministères de paternité spirituelle et d'hospitalité, nous n'avons pas encore mentionné la manière fondamentale dont le moine aide à transfigurer l'Eglise et le monde. Qu'est-ce?

Nous avons parlé de la paternité spirituelle comme du plus important service **extérieur** du monachisme au monde; mais il y a un service **intérieur** encore plus important. Dans un des plus anciens textes monastiques, on raconte l'histoire d'un jeune moine qui va à son père spirituel en état de sombre découragement. «Père, que dois-je faire?» demande-t-il, «car mes pensées m'oppressent et me disent: Tu ne fais aucun progrès; pars d'ici.» Le vieil homme répondit: «Dis à tes pensées:

Pour l'amour du Christ, je garde les murs.»[12] **Je garde les murs:** les moines sont comme des sentinelles sur des remparts, protégeant les autres membres de l'Eglise, tandis qu'ils accomplissent leurs tâches quotidiennes dans l'enceinte des murs. «Je garde les murs» — contre qui? Les premiers moines avaient une réponse précise: contre les démons qui sont les ennemis communs de l'humanité. En se retirant au désert, domaine des démons, afin d'engager la lutte contre les forces du mal, par cela même, le moine fait du bien au monde entier. (A ce propos, si on comprend le désert dans ce sens-là, comme le domaine des démons, on peut se demander où se trouve «le désert» dans notre monde contemporain: à la campagne ou à la ville?). Et avec quelles armes le moine garde-t-il les murs contre les forces démoniaques? Une fois encore, la tradition monastique répond de façon spécifique: par les armes de la prière.

Ainsi donc ceci est principalement la façon dont le moine sert le monde: non pas d'abord par des œuvres extérieures de charité ou par l'érudition, non pas d'abord par l'hospitalité ni même par le conseil spirituel, mais par le travail intérieur de la prière. L'amour d'un moine s'exprime avant tout par sa prière: sa prière *est* son amour. Il sert son prochain en priant. Non pas simplement par sa prière d'intercession, mais par **toute** sa prière, qu'elle soit repentir, louange ou silence. Quand saint Théodore le Studite (759-826) proclamait que «les moines sont la force et la base de l'Eglise»[13], c'était certainement ce ministère de prière qu'il avait en vue avant tout. Précisément parce qu'il prie, le moine n'est pas séparé du monde, si grand que soit son isolement extérieur, car la prière, bien qu'intérieure et personnelle, n'est jamais solitaire: celui qui offre une prière authentique et vivante prie toujours comme membre d'un corps, en union avec tous ceux qui prient, et en vérité avec l'humanité toute entière, qu'elle prie ou non. Toute prière est communautaire et cosmique. Quand le moine dit la Prière de Jésus, «Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi», il dit en même temps «aie pitié de *nous*», même si cela peut ne pas être la forme apparente

des mots qu'il emploie. Son invocation ne serait pas une prière authentique si elle était dite pour lui seul. Ainsi, en vertu de sa prière, le moine est, selon le mot d'Evagre (346-99), «séparé de tous et uni à tous»[14].

Présupposant comme elle le fait cette mutuelle cohérence, la prière est une force dynamique et transfigurante, même quand elle demeure entièrement cachée. Plus est fait peut-être pour maintenir la paix dans notre génération par quelques hommes et quelques femmes à la prière incessante, entièrement inaperçue du monde extérieur, que par tous les politiciens et diplomates. Les ermites peut-être amènent au Christ plus d'hommes que n'importe quel écrivain ou prédicateur, quelle que soit son éloquence. «Acquiers la paix intérieure», disait saint Seraphim, «et des milliers autour de toi trouveront leur salut». Si quelques hommes deviennent prière, a noté Olivier Clément — prière qui est «pure» et, selon toute apparence, parfaitement inutile —, ils transforment l'univers du seul fait de leur présence, de leur existence même. Telle est précisément la vocation du moine: être une *présence,* la présence de la prière, aider le monde non pas tant de manière active que d'une manière existentielle, non pas tant par ce qu'il *fait* que par ce qu'il *est,* en devenant lui-même prière vivante. Il transfigure le monde en se transfigurant lui-même. Dans toute l'histoire de l'Eglise, les moines ont maintes fois été l'illustration de ce paradoxe: celui qui refuse de prévoir et d'organiser, qui ne cherche pas à déterminer quel est pour lui le meilleur moyen d'être utile à autrui, mais qui se tourne simplement vers Dieu avec un amour infini, est souvent celui-là justement qui, plus que tous ses contemporains, apporte le plus, et durablement, à la société toute entière. Il se peut que, moins le moine songe à convertir le monde et plus il songe à se convertir lui-même, plus il y aura de chance que le monde s'en trouvera en fait converti.

«Voyez cette fenêtre», dit Tchouang Tseu, «ce n'est qu'un trou dans le mur, mais, grâce à ce trou, toute la chambre est pleine de lumière. Ainsi, quand toutes nos facultés sont vides, notre cœur est rempli de lumière. Et

le fait d'être rempli de lumière produit une influence qui transforme secrètement nos proches.»[15] Le moine est précisément ce trou dans le mur, à travers lequel passe la lumière non créée du Seigneur. En vidant totalement son cœur et en n'y laissant que la prière, il devient une fenêtre pour l'Eglise et pour le monde.

Les prophètes du Second Avènement

Tel est le moine: une présence, un témoignage ou un signe. Plus spécifiquement, il est le témoin de l'âge **futur,** de ce royaume à venir qui, cependant, est déjà présent parmi nous.

Dès ses débuts, le christianisme a été une religion ascétique: pourquoi donc le monachisme n'est-il devenu une manifestation distincte qu'au quatrième siècle, près de trois cents ans après la Crucifixion du Christ? Pourquoi le développement du monachisme a-t-il coïncidé presque exactement, dans le temps, avec la conversion de l'empereur Constantin et l'institution du christianisme comme religion officielle de l'Etat? Il y a certainement un rapport entre ces événements. Les moines sont les martyrs d'une époque où le martyre sanglant n'existe plus; le monachisme est le contre-poids du christianisme «établi». A une époque où l'Eglise en général risquait de confondre ce qui appartient à César avec ce qui appartient à Dieu, les moines ont rempli un rôle prophétique ou eschatologique, en rappelant aux hommes que le royaume de Dieu n'est pas un royaume de ce monde. Et tel est toujours leur rôle au sein de l'Eglise. L'attitude du moine est essentiellement une attitude d'attente. «Le moine», dit saint Isaac le Syrien (7e siècle), «est celui qui passe tous les jours de sa vie dans le jeûne, la soif et la pénitence *en raison de son attente de l'espérance céleste.*»[16]

Par le baptême, tout chrétien devient déjà partie intégrante de l'âge à venir. Mais le moine, grâce à son détachement ascétique et à sa prière continuelle, le devient à un degré particulièrement élevé. Il est le témoin du huitième jour. En renonçant au mariage, il adopte

d'avance l'état de l'humanité après la résurrection des morts, quand «les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris, mais seront comme les anges dans les cieux» (Marc 12: 25). Comme le dit saint Grégoire Palamas (1296-1359)[17], les moines sont les prophètes et les hérauts de la seconde venue du Christ: tout comme les prophètes de l'Ancien Testament ont prédit la première venue du Christ et l'Incarnation, ce sont les moines, au sein de l'Eglise, qui annoncent sa seconde venue, non pas tant par leurs paroles que par leur vie même.

Tous les chrétiens sont «des étrangers et des pèlerins» (Héb. 11: 13), se dirigeant vers l'*eschaton,* leurs visages tournés vers la Cité céleste. Mais la plupart d'entre eux ont en même temps beaucoup de buts secondaires: s'occuper de son mari ou de sa femme, élever ses enfants, soigner les malades, aider les pauvres et les déshérités. Le moine, lui, du point de vue de sa vocation essentielle comme moine, n'a pas de but secondaire. Son modèle est Marie, qui s'est préoccupée de la seule chose nécessaire (Luc 10: 42). Son nom même «monachos» signifie celui dont l'existence tend vers un seul but, qui ne vit que pour une seule chose; et, par cette orientation unique, il rappelle au Peuple de Dieu où il va. Par sa seule présence, le monachisme conserve au sein de l'Eglise **la conscience de la direction à suivre.**

Les deux voies, l'affirmative et la négative

Ce caractère à orientation unique et eschatologique du monachisme nous aide à comprendre plus clairement le rapport qui existe entre le mariage et la vie monastique. Les deux se complètent, un peu comme la voie cataphatique et la voie apophatique s'équilibrent et se complètent en théologie. La voie cataphatique, c'est-à-dire affirmative, indique la présence de Dieu le Créateur dans toutes les choses créées, dans toutes les images et tous les symboles. La voie apophatique, c'est-à-dire négative, indique au contraire que Dieu est infini-

ment au-dessus et au-delà de tout ce qu'Il a fait; et au nom de ce qui est plus grand, elle écarte ce qui l'est moins, cherchant à voir au-delà de toute image et symbole et plongeant ainsi dans les ténèbres divines. Les deux arrivent à une connaissance du Dieu vivant, l'une par l'intermédiaire des choses créées, l'autre sans intermédiaire. Les deux sont nécessaires à une théologie saine et équilibrée. Une théologie totalement cataphatique risquerait de dégénérer en idôlatrie; et une théologie totalement apophatique déboucherait simplement sur le vide, sur une sorte de nihilisme intellectuel.

Comment cela s'applique-t-il au mariage et au monachisme? Tous deux sont des sacrements de l'amour. Mais ce que le mari et la femme réalisent par l'intermédiaire l'un de l'autre, le moine s'efforce de l'atteindre directement. Dans le mariage, comme dans la théologie cataphatique ou symbolique, l'archétype est atteint par le moyen de l'icône. Le mari et la femme expriment leur amour de Dieu par et dans leur amour réciproque. «Fais, Seigneur, qu'en nous aimant l'un l'autre nous puissions t'aimer, Toi»: telle est la prière qu'ils adressent à Dieu. Dans le monachisme, comme dans la théologie apophatique, l'icône est laissée de côté: l'amour de Dieu s'exprime directement, et non plus par l'intermédiaire de l'image ou de la présence physique d'une autre personne humaine. Comme les deux voies théologiques, ces deux formes d'amour se complètent et s'équilibrent l'une l'autre. Toutes deux sont des expressions réelles de la *prêtrise royale,* universelle, du baptisé. Toutes deux sont nécessaires à l'Eglise, et aucune des deux ne peut être vraiment comprise sinon à la lumière de l'autre. Comme l'a écrit Paul Evdokimov, «la meilleure et peut-être l'unique méthode pour approfondir la valeur propre du mariage, c'est de saisir la grandeur de la signification du monachisme»[18]. Inversement, seuls les moines qui voient dans le mariage une source de grâce et un moyen d'atteindre la plénitude divine peuvent se rendre pleinement compte de la signification profonde de leur propre renoncement.

Il peut être tentant d'opposer les deux d'une manière simpliste: de dire que l'ascétisme et la chasteté sont la caractéristique du monachisme et que l'amour est la caractéristique du mariage. Mais ces deux états ne peuvent pas être opposés de la sorte. Les couples mariés, tout comme les moines, sont appelés à emprunter «la voie étroite» de la vie ascétique, du jeûne et du renoncement; si les moines sont des martyrs, autant le sont les couples mariés, comme l'indiquent clairement les couronnes et les hymnes de la cérémonie religieuse du mariage. L'amour parfait est toujours un amour crucifié (même si la crucifixion mène à la résurrection, à condition que la croix soit acceptée de bonne volonté). De même, la chasteté, comprise dans son vrai sens de ce qui est intact et qui est intégration, est une qualité qui s'applique non seulement au célibat, mais aussi au mariage. En un sens, le mariage comporte aussi les valeurs caractéristiques du monachisme: les vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance — compris, comme ils doivent l'être, dans leur acception positive, c'est-à-dire comme un moyen devant nous permettre d'être libres d'aimer Dieu et notre prochain — s'appliquent aussi à la vie du couple. Et en revanche, si l'ascétisme et la chasteté caractérisent aussi la vie du couple, l'amour (nous l'avons vu) caractérise la vie du vrai moine.

Le moine n'est pas un dualiste mais, au même degré que le chrétien marié, bien que sur un autre registre, il s'efforce d'affirmer la bonté intrinsèque de toute la création matérielle et surtout du corps humain. Si le moine s'abstient du mariage, ce n'est pas parce que l'état marital est un péché, mais parce que, lui, est appelé à exprimer son amour de Dieu et des hommes à un autre niveau. Le moine et le chrétien marié sont tous des ascètes, et tous deux des matérialistes, ce dernier terme étant pris dans son sens chrétien, c'est-à-dire s'appliquant à ceux qui témoignent du potentiel spirituel des choses matérielles. Tous deux renient le péché et affirment le monde. La différence qui existe entre eux

réside seulement dans les conditions extérieures selon lesquelles ils mènent le combat de l'ascèse.

Saint Irénée de Lyon (2e siècle) parle du Fils et du Saint-Esprit comme des «deux mains» de Dieu le Père; dans tout son travail de création, de rédemption et de sanctification, Dieu se sert toujours simultanément de ses deux mains[19]. De même, le mariage et le monachisme sont les «deux mains» de l'Eglise, les deux expressions complémentaires d'une seule et même prêtrise royale. Chacune des deux a besoin de l'autre, et dans sa mission, l'Eglise utilise ses deux mains ensemble.

Prière continuelle et repentir continuel

Dans *Les Sentences des Pères du Désert,* nous lisons: «Ils rapportent encore ceci au sujet d'*Abba* Arsène: un samedi, tard le soir, il se tint debout, tournant le dos au soleil couchant, et se mit à prier en levant les bras au ciel; et il resta ainsi jusqu'à ce que le soleil de l'aube éclairât son visage (...). Un frère se rendit vers la cellule d'*Abba* Arsène, à Scétè, et regarda par la fenêtre; et il vit le vieil homme comme s'il était tout entier en flammes»[20].

Ces deux récits nous exposent l'idéal monastique. Le moine est celui qui se tient continuellement devant Dieu en prière, celui qui s'identifie si totalement à l'acte de prier qu'il devient lui-même une flamme vivante de prière. Cette flamme vivante est la façon dont s'exprime son amour de Dieu et de l'homme, et par cette flamme de prière il sert la société et participe activement à la transfiguration du monde.

Voilà donc l'idéal: qu'en est-il en pratique? Dans l'un de ses ouvrages, l'écrivain orthodoxe finlandais Tito Colliander enregistre la conversation suivante entre un moine et un laïc. «Que faites-vous donc au monastère?», demande le laïc. Et le moine de répondre: «Nous tombons et nous nous relevons, tombons et nous relevons, tombons encore et nous relevons encore»[21]. Le monastère est un lieu de prière continuelle, mais aussi de

repentir continuel. La Prière de Jésus, qui occupe une place centrale dans la formation spirituelle du moine, est entre autres choses une prière de pénitence, une ardente demande de pardon: «... aie pitié de moi, le pécheur». Le famille monacale, comme touté famille composée du mari, de la femme et de leurs enfants, est un groupe d'êtres humains pécheurs qui, avec l'aide de Dieu, apprennent lentement à mener une vie commune, qui ne cessent de tomber, et cependant, après chaque échec, s'efforcent de prendre un nouveau départ. Ainsi, quand nous autres, moines, parlons de notre vie, nous pensons à *Abba* Arsène, mais nous pensons aussi à nos défauts, à notre égoïsme, à notre irritabilité et à notre petitesse d'esprit.

Pour nous tous, que nous soyons mariés ou que nous soyons moines, l'amour est quelque chose que, par la grâce divine, nous possédons déjà, qui surgit spontanément dans nos cœurs, mais aussi quelque chose pour lequel nous n'en devons pas moins lutter et souffrir, et que nous devons sans cesse apprendre. L'amour est tout à la fois le point de départ et l'aboutissement. L'amour est au centre même de notre être: c'est notre essence même, et à moins d'aimer nous ne sommes rien. Où que nous soyons, dans notre foyer ou dans notre monastère, efforçons-nous donc de devenir plus pleinement ce que nous sommes déjà.

Archimandrite KALLISTOS WARE

NOTES

1. *Les Sentences des Pères du Désert,* collection alphabétique, Antoine 9.
2. *Reg. fus.* iii, 1.
3. *L'Echelle sainte,* quatrième degré (*PG* 88, 705 A).
4. *Ep.* 207, 2.
5. Athanase, *Vie de S. Antoine* 2.
6. Pachôme, *Vita Prima* 4-5 (éd. Halkin, *Vitae Graecae,* pp. 3-4).
7. *Vie de S. Antoine,* 87.
8. *Les Sentences des Pères du Désert,* Antoine 31.